

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Un grand malheur, qui vient de jeter parmi nous la consternation et le deuil, l'assassinat de monseigneur l'archevêque de Paris, a retardé plusieurs réunions brillantes qu'on avait annoncées comme devant avoir lieu ces jours-ci.

Nous sommes encore sous le coup d'une émotion dont nous ne pourrions nous remettre que lentement, et qui, même

après qu'elle sera calmée, se transformera en souvenir douloureux et impérissable !

Les toilettes de ville ont, en ce moment, un certain cachet de simplicité. Beaucoup de robes se garnissent de trois ou quatre volants ourlés, lorsque l'étoffe est unie. Dans le cas contraire, on pose des bandes en velours sur les lés de côté, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Les effilés muguets, mélangés de jais, sont charmants

aussi pour ornements de ce genre. Quant aux corsages, on y met de même des effilés, des galons assortis, et une multitude de petits grelots chinois. C'est le magasin de la *Ville de Lyon*, qui a le privilège de fournir ces mignardes fantaisies, car M. *Audoyer* est, on le sait, le passementier artiste chez lequel tout ce que l'on invente de plus gracieux en passementerie et rubans pour garnitures se trouve réuni. Là, chaque étoffe de laine ou de soie, pourra recevoir l'ornementation qui lui convient. Le magasin de la *Ville de Lyon* est le premier de Paris dans son genre, et nulle part on ne voit d'assortiments plus riches et plus complets en accessoires consacrés aux robes et aux confections. Nous vous signalons particulièrement cette importante maison, que l'on peut réellement considérer comme le plus vaste entrepôt de la capitale, pour tout ce qui concerne la passementerie élégante et même la mercerie.

La maison *Gagelin*, qu'il faut toujours citer en première ligne quand il s'agit d'étoffes somptueuses, de confections élégantes et coquettes, fait confectionner en ce moment des toilettes de bal de la plus ravissante distinction. Je veux vous en désigner trois.

La première se compose d'une robe de moire antique rose. Devant la jupe, il y a trois hauts volants de dentelle formant tablier, et retenus des côtés, ainsi que dans le milieu, par des petites touffes de marguerites roses. Les manches courtes sont formées d'un bouffant d'où s'échappe une dentelle sur le corsage, il y a une berthe semblable descendant en pointe devant et derrière. Des touffes de marguerites sont placées sur les manches, à l'épaule et devant le corsage.

Une autre robe est en taffetas uni bleu de ciel. La jupe est ornée de quatre volants Pompadour. La berthe est en étoffe semblable à la robe, c'est-à-dire formée d'un volant à bouquets. Ce volant est découpé de manière à figurer quelques dents arrondies. Ces dents sont bordées d'une riche blonde. Les manches se trouvent presque entièrement cachées par la blonde qui borde la berthe. Elles se composent d'un double bouffant.

La troisième toilette est toute blanche. C'est une robe de satin avec des bouillonnés de tulle montant jusqu'à la hauteur de quarante centimètres environ. Puis une seconde jupe de tulle, entièrement bouillonnée, descend jusqu'à la garniture de la première. Dans les bouillonnés des deux jupes on a semé des paquerettes blanches.

Une châtelaine de fleurs, partant du corsage à gauche, relève un peu la jupe de tulle.

Plusieurs autres robes, en riches étoffes de soie, sont garnies sur les côtés. Quelques-unes avec nœuds de ruban et dentelle, ou bien il s'y trouve des ruches avec mélange

de grelots en soie ou en jais. Ces derniers font un effet charmant.

Il est bien entendu que sur les nuances claires on ne peut employer que du jais blanc.

Je ne dois point omettre de vous citer une robe de moire antique jonquille, garnie de trois hauts volants de dentelle noire. Le dernier volant monte jusqu'au corsage. Au-dessus de chaque volant, il y a une frange composée de grelots en jais noir.

Les manches sont recouvertes de dentelle avec un rang de grelots.

Une dentelle noire forme bretelles devant et derrière le corsage, mais ici elle s'arrondit en berthe. Tout le devant du corsage, entre la dentelle, se remplit par cinq rangs d'effilés à grelots de jais qui descendent jusqu'à la pointe.

Au bord de la robe, avant le premier volant, il faut poser aussi un rang d'effilés semblable aux autres.

Cette robe est charmante et d'une excessive distinction.

Quelques élégantes robes de bal se garnissent de plumes ou de marabouts. On mélange parfois des fleurs à ces derniers.

Les jupes restent très amples et longues.

Pour toilette de jeune personne, je conseillerai de prendre une robe en tarlatane blanche brodée, à trois volants, dont le dernier ira jusqu'à la taille. Le corsage sera plat en pointe. Une espèce de petit fichu, formé de deux garnitures semblables aux volants et un bouillonné dans lequel passera un ruban rose ou bleu de ciel, croîsera sur le corsage. Derrière, ce fichu sera arrondi.

Un nœud à longs bouts flottants, posé derrière le corsage au bas de la taille, complétera cette mise à la fois simple et charmante.

Les manches de la robe seront courtes et recouvertes de trois petits volants.

Dans les cheveux, au lieu de fleurs, on peut mettre des coques de velours avec de longs bouts flottant sur les épaules.

A propos de fleurs, je dois vous rappeler les délicieuses coiffures de madame *Tilman*. C'est de la fantaisie et de l'art tout à la fois.

Voyez cette fraîche guirlande composée de fleurs et de fruits, puis cette autre en camélias panachés. Quelques branches légères s'en échappent et vont gracieusement retomber sur le cou. Plus loin, voici des coiffures en corail, des guirlandes mélangées; des garnitures de robes, l'une en lilas blanc, l'autre en géranium rose.

On tient beaucoup aujourd'hui à la finesse et à la beauté des fleurs artificielles; aussi celles de madame *Tilman* l'emportent-elles sur beaucoup d'autres, par leur naturel et la manière élégante dont elles sont montées. Madame *Tilman* est brevetée de S. M. la reine d'Angleterre, elle a, en outre, depuis longtemps, l'honneur de fournir S. M. l'Impératrice Eugénie. Certes, voilà des titres qui parlent assez haut en faveur de son inimitable talent.

Les fichus de fantaisie continuent à se porter, soit en toilette simple de théâtre ou pour soirée dansante. Il en est de même des canezous noirs ou blancs.

Nous signalons à ce propos, les gracieux objets de lingerie de la maison *Colas*. Ses sous-manches à gros bouffants, qui ont tant de richesse et d'élégance; ses ravissants petits bonnets du matin, dont rien n'égale la coquetterie. Les autres, véritables créations du caprice, en mousseline imprimée de couleur, et tout enjolivés de ruches et de nœuds de ruban. Madame *Colas* est l'innovatrice des plus séduisantes fantaisies de l'imagination féminine. Ses modèles ont un cachet particulier qui les distingue entre tous.

Parlons un peu des modes de madame *Alexandrine*. Voici un nouveau modèle, c'est un chapeau simple. Il est en velours marron. Une bride de ruban de même nuance, côtelé de velours, traverse le fond. Le bavolet est formé

par le velours du chapeau qui se replie sur lui-même, et est recouvert d'une dentelle haute de 25 centimètres. Au bord de la passe il y a deux dentelles noires, l'une renversée, l'autre libre voltigeant comme une voilette. Sous la passe, nœud carré en velours épinglé bleu de Chine et boules de velours bleu. Brides marron. On nomme ce modèle *chapeau-créole*.

Pour grande toilette, madame *Alexandrine* fait beaucoup de chapeaux en velours royal. Les uns blancs, les autres de nuances claires. La plupart sont ornés de plumes, soit d'une seule couleur, soit nuées. Dans l'intérieur de la passe, tour de blonde très fourni avec feuillages, boules de velours ou petites têtes de plumes. Ceci sied admirablement.

Quant aux coiffures parées, l'une d'elles se compose de perles et de plumes tombant en manière de cache-peigne. Ce modèle se nomme *Impératrice*.

La coiffure *czarine* est une espèce de toque en velours pourpre, encadrée de broderie d'or. D'un côté il y a deux plumes blanches, de l'autre un nœud en velours brodé d'or. Un diadème de velours, enrichi de grosses perles d'or, traverse le front.

La coiffure *Duchesse* est ornée d'une barbe en blonde. Un montant de velours épinglé blanc, lamé or, se termine à chaque extrémité par un nœud carré. Une demi couronne de feuilles vertes avec longues grappes de fuchias blancs, tombe négligemment d'un côté.

Les femmes élégantes ne portent plus de bonnets en toilette du soir. Ils sont remplacés par les coiffures de fantaisie, composées de dentelles, de barbes, de résilles en velours, formant chaperon avec fleurs de chaque côté.

Nous rappelons de nouveau les magnifiques dentelles du magasin portant pour enseigne au *Persan*. Cette maison, qui a depuis longtemps acquis une immense renommée pour la vente des cachemires des Indes et Français, traite aussi, en grand, la spécialité des dentelles. On peut juger des merveilles qu'elle renferme dans ce genre d'article, rien qu'en contemplant ses brillants étalages, dans lesquels on voit resplendir des mantelets superbes, de riches volants, des robes d'une somptuosité sans égale, des voilettes charmantes. Enfin, tout ce que l'on crée de plus splendide en dentelles de toutes sortes; car l'humble valenciennes, qui doit orner les plus simples objets de lingerie, trouve là aussi bien sa place que l'aristocratique point d'Alençon, d'Angleterre ou de Bruxelles.

Le *Persan* a ses fabriques spéciales, ce qui fait qu'il peut offrir au public de véritables avantages dans les prix de ses dentelles. Il expédie, sur demande, ce que l'on désire en cachemires ou dentelles pour corbeille de mariage, et l'on peut être certain de sa parfaite loyauté.

La parfumerie fine, élégante, qui doit servir à donner et conserver la beauté, ne peut être oubliée dans un article qui traite des modes et de la toilette. Voilà pourquoi je vous désigne la maison *Legrand*, brevetée de S. M. l'Empereur et de plusieurs cours étrangères.

Parmi ses produits les meilleurs, je vous engage à prendre bonne note de ce que je vais vous citer.

La *muélosine au quinquina*, qui arrête la chute des cheveux. L'*Eau des Alpes*, parfaite pour la toilette, et possédant un parfum bien supérieur à l'eau de Cologne. La *pâte d'amandes au miel*; ceci est pour la conservation de vos belles mains. Puis la *pâte royale de noisettes*, dont la propriété est d'adoucir et de blanchir la peau.

Vous trouverez, en outre chez M. *Legrand*, une foule de cosmétiques pour le teint, des parfums exquis pour mouchoirs, le fameux savon au *suc de laitue*, qui mérite une distinction toute particulière. Enfin, tout ce qui constitue la bonne parfumerie.

C'est aussi le moment de songer aux éventails, et M. *Legrand* pourra vous en offrir un choix très riche et très varié.

Madame Juliette LORMEAU.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE DE MODES N° 485.

TOILETTE DE CHAMBRE. — Fanchon Louis XV, en tulle blanc ruché et bouillonné, avec un milieu en peluche et des nœuds en ruban de taffetas. Cette fanchon forme la *Marie-Stuart* devant.

Robe de chambre en peluche, ornée de satin et d'hermine. Cordelière en soie.

Jupon de dessous en satin.

Chemise et sous-manches en valenciennes.

La robe de chambre est à coulisse à la taille, et se maintient entr'ouverte devant. Le corsage est garni d'un *châle* en satin, s'évasant sur les épaules et tournant en grand col arrondi derrière. Ce revers se rétrécit à la taille et se continue en descendant devant sur la jupe jusqu'à une largeur de 30 à 35 centimètres au bas. Sur ce revers est posée une hermine qui en suit toute la forme, en laissant toujours le satin déborder de 2 à 3 centimètres tout autour.

Les manches sont montées à l'épaulette avec trois gros plis très en arrière. Elles descendent à mi-bras et ont au bas 30 centimètres de tour. Elles ont au bas un revers en satin et hermine.

La chemisette montante est composée d'entre-deux de valenciennes et d'un gros jabot de valenciennes portant sous un gros nœud de taffetas. Deux grandes et très amples valenciennes sortent des manches, elles ont au moins 3 mètres chacune.

Cette robe de chambre très riche peut se reproduire d'une façon plus simple, en remplaçant la peluche par des étoffes quelconques en soie ou en cachemire, et le revers d'hermine par de la peluche ou du velours, ou du satin piqué.

Cette gravure est la reproduction fidèle d'une des toilettes de chambre d'une des plus jolies femmes du meilleur monde élégant de Paris.

TOILETTE DE PROMENADE. — Chapeau en velours royal blanc, orné de velours plain mais, de plumes mais nouées de marabouts

blancs, de dentelle noire et de blonde blanche. Brides en taffetas blanc n° 22.

Ce chapeau a une très petite passe en velours de soie mais. Cette passe avance un peu devant et creuse profondément aux joues pour revenir sous le menton.

La *tête*, c'est-à-dire le bandeau de calotte et la calotte, est unie en velours royal blanc. La calotte est petite et plate. La *forme est fuyante*.

Le bavolet, en très fort tulle blanc, est presque tout couvert par une bande de velours. Une dentelle noire recouvre ce bavolet. Une haute blonde blanche le termine au bas et le complète.

Sur un côté de la passe, est un groupe de têtes de plumes mais nouées de marabouts blancs. Ce groupe, posé sur la passe, vient par une pose gracieuse se coquiller autour et garnir un peu le dessous. De l'autre côté, sur la passe, est un nœud en velours mais et dentelle noire.

Sous la passe il y a une auréole en blonde blanche, et du tulle blanc ruché.

Basquine et robe de velours garnie de fourrure de Chinchilla.

La basquine montante est très longue sur la jupe et acquiert à partir des hanches, un ample tuyautage, soit qu'on la fasse à trois plis marqués derrière, soit qu'on obtienne l'ampleur par les biais. Mais on aura toujours soin de tenir la taille aussi longue que possible.

Les manches forment un diminutif de celles que nous avons décrites pour la robe de chambre, mais sans plis à l'épaule.

Une fourrure formant la berthe, descend étroite devant jusqu'à la haute bande qui termine la basque. Les manches sont bordées de fourrure.

La robe est en moire antique, garnie à la jupe, qui est fort ample, par deux *pentés*, composées de bandes de velours posées en croix et entourées de dentelles noires. Les croix, petites près de la taille, vont en se grandissant dans le bas.

POÉSIE.

Les Laboureurs.

Nous portons dans nos champs la bêche et la charrue,
Et la herse qui mord la glèbe avec ses dents ;
Et, chaque jour, l'aurore à peine reparue,
Nous sommes à l'ouvrage, ô laboureurs ardents.

Courbés jusqu'à la nuit sur notre tâche austère,
Les membres fatigués et le cœur haletant,
Nous creusons nos sillons, nous déchirons la terre,
Et promenons nos socs dans le sol palpitant.

Et quand l'aube revient le labour recommence,
Et le soir au travail, le soir nous trouve encor,
Dans nos sillons ouverts qui jetons la semence,
La graine, cet espoir des belles gerbes d'or.

Dès lors, plus de repos. Nous craignons les gelées,
Nous observons le ciel, nous écoutons le vent,
Nous redoutons avril aux froides giboulées,
Même nous gourmandons le mois de mai souvent.

Nous prions pour un peu de soleil ou de pluie.
Tout est pour nous espoir ou crainte, ombre ou lueur,

Selon que le blé pousse, où l'aube réjouie
Épanche sa rosée, et l'homme sa sueur.

Juillet nous tire enfin de nos craintes étranges.
Toute la plaine alors résonne de nos chants.
De l'or des blonds épis nous remplissons nos granges,
Ou nous les entassons en meules dans nos champs.

Toute l'année ainsi, remplis d'inquiétude,
Nous allons parcourant le cercle des saisons.
Grossir quelque fortune est notre seule étude,
Et notre seul espoir l'espoir de nos moissons.

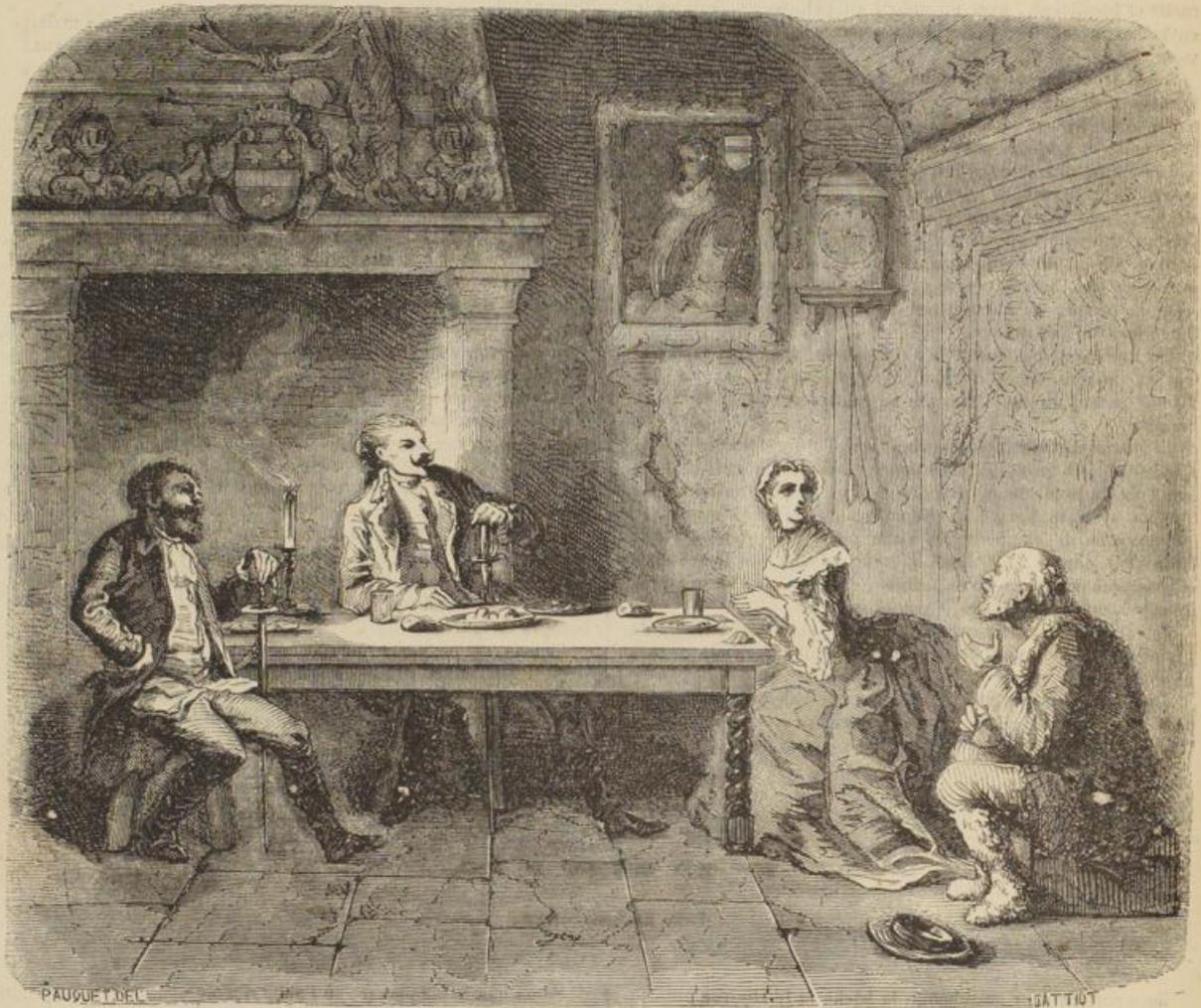
On travaille, on fatigue, et l'on croit être riche
Lorsque nos coffres sont remplis d'argent et d'or.
Mais combien d'entre nous laissent leur cœur en friche,
Leur cœur où germerait un bien plus beau trésor !

Car bâtir sur la terre est bâtir sur le sable,
Et rien ne nous survit de nos ambitions.
L'homme n'emporte au ciel qu'un bien impérissable,
Ce bien c'est sa moisson de bonnes actions.

André van HASSELT



LA TOUR DE CASTILLAC.



Qu'avez-vous à dire, Marc reprit-il.

I.

LE CONSEIL DE FAMILLE.

Une région plus triste encore que les landes célèbres qui ont donné leur nom à l'un de nos départements, est celle des dunes de sable qui bordent l'Océan, sur les côtes de France. Ces dunes forment une bande de deux à trois lieues de large; elles commencent à Biarritz, longent le golfe de Gascogne et remontent au delà de la Rochelle. Un moment interrompue par les hautes falaises, les rochers granitiques de la Bretagne et de la Normandie, leur chaîne funeste reparait au nord et va se perdre dans les bas-fonds de la Hollande. Partout où elle se montre, la ruine et la désolation l'accompagnent; les ports se comblent, les embouchures des rivières sont ensablées et deviennent impropres à la navigation; des pays fertiles sont frappés de stérilité, et c'est par millions qu'il faudrait évaluer le tort causé chaque année au sol français par ces montagnes mouvantes.

Cependant, le pauvre département des Landes a le

plus à souffrir de cette invasion des dunes. Dans cette contrée elles avancent de 20 mètres environ tous les ans, sur une longueur de vingt-cinq lieues, c'est-à-dire que chaque année un bande de terrain de 20 mètres de largeur sur vingt-cinq lieues de long est perdue pour l'agriculture. Plusieurs fois on a espéré avoir mis une digue par les boisements à ce fléau permanent et terrible; mais on comptait sans l'Océan, cette officine immense où s'élaborent de si formidables choses. Souvent, quand on a fixé par des plantations quelque une de ces montagnes de sable, la mer s'empresse d'en former de nouvelles. Dans une tempête, leur masse effrayante se met en marche tout entière et recouvre insensiblement les champs, les forêts, les étables des troupeaux et les habitations des hommes.

Or, vers le milieu du siècle dernier, on ne connaissait pas la ressource protectrice des boisements, et les malheureux habitants du littoral étaient exposés sans défense aux ravages des dunes. Le laboureur ne quittait sa maison et son héritage qu'à la dernière extrémité; mais quand le sable menaçait jusqu'à la flèche du clocher paroissial, il fallait bien céder. On voyait

alors des familles, chargées de leurs modestes bagages, gagner tristement avec leurs bestiaux l'intérieur du pays, à peine moins pauvre et moins désolé que celui qu'elles quittaient. Ainsi abandonné, le village ne tardait pas à disparaître; un peu de temps encore, l'extrémité des grands sapins plantés devant chaque maison landaise, la croix du clocher, peut-être un pan de mur plus élevé que les autres, dominaient l'épaisse couche de sable; mais un coup de vent d'ouest achevait l'œuvre de destruction, et bientôt le nom même de ce lieu si longtemps habité par les hommes vivait seulement dans la mémoire de quelques vieillards ou dans les légendes fabuleuses de sorciers et de démons.

Tel était à cette époque le sort qui menaçait le petit château de Castillac, situé vers l'extrémité de la langue de terre qui s'étend entre la rive gauche de la Gironde et l'Océan. Le château et ses dépendances formaient un fief noble appartenant à une famille ancienne du pays. Autrefois, des champs assez fertiles, de gras pâturages relevaient de ce fief, et si l'opulence des sires de Castillac ne répondait pas tout à fait à leurs prétentions exorbitantes, du moins pouvaient-ils vivre tant bien que mal du produit de leurs domaines. Mais depuis une vingtaine d'années environ, les dunes étaient venues en bataillons formidables envahir les terres des pauvres gentilshommes gascons. D'abord, ils avaient vu s'effacer peu à peu la vieille forêt de sapins où leurs pères avaient chassé le loup et le sanglier; puis un ouragan avait recouvert en quelques heures les prairies d'herbes salines qui faisaient vivre huit ou dix petites vaches, les deux douzaines de moutons maigres, le cheval microscopique des maîtres du château. Il avait fallu chercher au loin, sur la lande, au milieu des ajoncs et des bruyères, des herbages rares, insuffisants; le troupeau avait diminué de moitié. Néanmoins, rien n'était perdu tant que les huttes de troncs d'arbres qui composaient le hameau de Castillac pouvaient encore abriter leurs habitants. Le paysan landais est si sobre, il sait si bien se contenter de peu! Mais les misérables huttes eurent leur tour. Par une nuit d'orage, le sable les enterra presque à moitié: force fut aux pauvres vassaux de se mettre en quête d'un sol moins inhospitalier. Ils quittèrent le pays, après avoir pris humblement congé de leurs seigneurs, qui, malgré leur orgueil, avaient toujours été bons maîtres, et ils s'éloignèrent pour ne plus revenir; la dune les avait déliés du serment féodal. Un seul, plus particulièrement attaché au service du château, était resté avec son neveu, jeune garçon de douze à treize ans, pour soigner le troupeau qui était maintenant la principale ressource des sires de Castillac. Cet homme fidèle et cet enfant composaient désormais toute la domesticité et tout le vasselage du fief.

On avait conservé un moment l'espoir que le château situé, selon l'usage, sur une élévation, serait du moins hors de l'atteinte des sables. Il se composait d'une tour ou donjon de forme carrée flanquée de deux ou trois tourelles; quelques masures informes servaient de communs. Ces constructions étaient frustes, grossières, et devaient remonter à la plus haute antiquité si, comme le prétendaient les sires de Castillac, leurs ancêtres avaient bravé dans cette petite forteresse les Sarrasins et les Normands qui envahirent l'Aquitaine au huitième et au neuvième siècle. Les murailles

avaient en beaucoup d'endroits plus de six pieds d'épaisseur; les fenêtres, étroites et rares, n'étaient que des meurtrières; le ciment qui unissait les pierres avait encore une telle dureté que, malgré le délabrement du bâtiment sur plusieurs points, les herbes parasites ne pouvaient y planter leurs racines. Ce bâtiment semblait donc par sa masse et sa solidité fait tout exprès pour résister aux attaques des éléments comme à celles des hommes. Mais, hélas! eût-il été plus solide encore, comment vaincre l'ennemi qui l'assiégeait? Un jour, la dune, après avoir envahi lentement la légère éminence qui servait de base à la tour, engloutit les bâtiments de service, combla la porte principale, et il ne fut plus possible d'entrer au château que par la fenêtre du premier étage.

Dans cette extrémité, il devenait urgent pour la famille de Castillac, qui habitait encore le manoir, de prendre un parti. Outre que les abords de cette vieille demeure présentaient maintenant de grandes difficultés et même des périls, la dune pouvait ne pas s'arrêter à cette première conquête; elle se dressait déjà fière et menaçante en face de la tour, dont elle rongait la base; de son sommet on eût pu aisément lancer une pierre à la girouette du donjon.

Cependant on ne voyait à Castillac aucun préparatif de départ, aucun signe d'un abandon prochain; la famille continuait à résider paisiblement chez elle et vaquait à ses habitudes ordinaires. Cette famille, depuis la mort récente de son chef, se trouvait réduite à trois personnes, deux frères et une sœur, jeunes tous les trois, et, par tradition de race, peu accessibles à la crainte. Hector, l'ainé, le seul propriétaire du fief d'après la coutume de Gascogne, qui n'accordait aucune part aux cadets et aux femmes dans l'héritage paternel, supportait avec une fermeté stoïque les événements qui avaient en peu d'années consommé sa ruine. Sa fierté gasconne n'avait pas laissé échapper une plainte, quoique parfois son air soucieux autorisât de croire qu'il était plus affligé qu'il ne voulait le paraître. Tant que l'état de sa fortune lui avait permis d'entretenir une douzaine de chiens de toutes races qu'il appelait sa meute, il avait passé le temps à courir les chevreuils et les lièvres dans les bois de pins; maintenant que les pauvres bêtes étaient mortes de fatigue et d'inanition, il employait ses journées à chasser au fusil les perdrix et les oiseaux de rivage. Quand il rentrait sombre et taciturne à la tour, personne n'osait le questionner et lui adresser des observations. Seul, Marc Pitou, le bouvier, l'intendant, le factotum de la famille, avait eu le courage une fois de lui représenter le danger d'habiter le château ainsi menacé; mais Hector lui avait répondu avec une majesté sereine: « J'aviserai, Marc. » Et les choses étaient restées dans le même état.

Jean de Castillac, le cadet, qui, en raison de sa position indépendante, s'était fait le complaisant de son frère, n'avait garde de manifester de la crainte quand *monsieur de Castillac* avait dit qu'il aviserait. Renchérissant encore sur la tranquillité d'Hector, il affectait une extrême insouciance, parfois même une gaieté indécente. Son occupation habituelle était de pêcher dans les étangs salés du voisinage, et les produits de sa pêche, comme le gibier de l'ainé, constituaient les ressources les plus nettes de la cuisine du château, où, sans elles, la chère eût été souvent fort

maigre. Quant à Valérie de Castillac, c'était une bonne et simple fille qui se reposait entièrement du soin de sa sûreté sur Hector et sur Jean, ses protecteurs naturels. D'une beauté remarquable, elle consumait sa jeunesse dans cette vieille tour sans paraître se douter du sacrifice. Maintenant que les serviteurs les avaient abandonnés, elle servait ses frères et pourvoyait à leurs besoins. Toujours seule pendant de longues heures, elle n'avait d'autre distraction que de lire une douzaine de bouquins formant la bibliothèque du château, car Valérie de Castillac avait passé plusieurs années dans un couvent de Bordeaux; elle savait lire et même écrire, ce qui faisait d'elle un prodige de science aux yeux de ses frères, d'une ignorance crasse en toutes choses, excepté sur leur généalogie.

Or, comme nous l'avons dit, la nécessité de prendre un parti ou « d'aviser, » suivant l'expression d'Hector, devenait extrêmement pressante. Un soir donc, une espèce de conseil de famille se tint à l'issue du souper. Les parties délibérantes étaient réunies dans une salle voûtée, d'aspect lugubre, dont les murs conservaient à peine quelques lambeaux de tapisserie rongée par les vers et l'humidité. Les deux frères et la sœur siégeaient sur de simples escabeaux de bois, autour d'une table massive où l'on voyait encore, à la lueur d'une chandelle de résine, les débris d'un frugal repas.

La présidence appartenait de droit à Hector de Castillac, grand garçon de vingt-huit ans, maigre, déhanché, à la longue moustache fièrement relevée en croc, espèce de don Quichotte gascon, dont la figure anguleuse exprimait en ce moment une tristesse hautaine. Il était vêtu d'un habit de chasse tout passé, dont les antiques galons d'argent avaient tourné au rouge depuis bien des années; il s'appuyait sur une lourde et interminable épée. A sa droite, Jean, son frère, cherchait à imiter sa contenance et son attitude; mais n'ayant pas naturellement la haute mine et l'air imposant de son aîné, il ne parvenait qu'à paraître ridicule. Il était gros, de formes épaisses, avec des cheveux hérissés et une longue barbe inculte; son costume consistait en un habit gris d'étoffe commune, que relevait pourtant un rabat blanc, objet des attentions continuelles de sa sœur. Le tout formait l'extérieur d'un rustre, mais les manières prétentieuses de monsieur Jean, et la rapière qu'il ne quittait, disaient de mauvais plaisants, ni le jour ni la nuit, témoignaient combien il sentait sa dignité de gentilhomme. A l'extrémité de la table, un peu dans l'ombre, se tenait modestement mademoiselle Valérie de Castillac, toujours prête à se lever pour prévenir les désirs de ses frères. Elle avait alors dix-neuf ans; grande, blonde, svelte, ses yeux noirs brillaient d'un éclat extraordinaire que la pâleur, due à son long séjour dans cette tour froide et humide, rehaussait encore. Elle portait une robe de soie taillée dans de vieilles étoffes de famille et un petit bonnet de dentelle, ouvrage de ses mains. Cependant toute sa personne avait un caractère aristocratique, et malgré l'air de bonté empreint sur son visage, on voyait que cette belle personne avait conscience de ses vingt générations d'aïeux.

Enfin, au dehors du cercle de la famille, dans un coin de la salle, Marc Pitou, assis sur un vieux coffre, mangeait à grand bruit un morceau de pain de seigle assaisonné de sardines rances. Le factotum de la maison de Castillac paraissait tenir beaucoup plus du

Sancho que du Caleb, malgré sa fidélité éprouvée. Il avait passé la soixantaine; sa barbe rare et mal plantée, comme celle de la plupart des paysans landais, était d'une blancheur de neige. Il portait le costume encore en usage aujourd'hui parmi les pâtres du pays, un justaucorps de peau de mouton et de longues guêtres de même matière, usées aux jambes et aux cuisses à l'endroit où s'attachent les échasses. Mais ce qui le distinguait surtout, c'était un caractère narquois et taciturne qui se trahissait par des gestes et plus rarement par des boutades hardies. Néanmoins, le brave homme prenait soin que son opposition ne dépassât jamais une limite raisonnable, afin de ne pas blesser des amours-propres assez irritables, et son dévouement absolu excusait facilement les écarts de son humeur.

La petite assemblée attendait en silence qu'Hector de Castillac entamât la discussion. Le discours d'ouverture fut simple et triste, comme le réclamaient les circonstances :

— Monsieur mon frère, et vous mademoiselle ma sœur, dit Hector avec solennité, j'ai désiré vous consulter sur une question bien importante pour tous. Le château de Castillac est menacé d'une destruction prochaine; le sable va l'engloutir comme il a déjà englouti mes terres, mes forêts et les habitations de mes vassaux. Le château détruit, la gloire de nos ancêtres n'a plus de monuments, notre nom même n'a plus de signification; nous sommes sans asile, et le premier passant se croira en droit de nier *tout bas* la noblesse de notre origine. Je vous prie donc, vous qui êtes intéressés comme moi à la conservation du berceau de notre famille, de m'exposer vos idées sur les moyens de prévenir un pareil désastre.

La voix d'Hector était altérée en prononçant ces paroles; sa longue figure éprouvait de légères contractions, comme s'il eût eu quelque peine à conserver son calme extérieur. Il continua en s'adressant à Valérie :

— Vous d'abord, mademoiselle de Castillac, dites-moi ce que vous pensez. Vous avez toujours été une fille sensée, pleine de sentiments honorables, et, dans cette terrible crise, nous ne devons mépriser les conseils de personne.

Ainsi interpellée, la charmante enfant rougit, et, s'avançant vers la lumière, elle répondit avec timidité :

— Hélas! que vous dirai-je, monsieur? il me semble pourtant que tout n'arrive que par la permission de Dieu. C'est donc à Dieu qu'il faut nous adresser pour conjurer le malheur dont nous sommes menacés. Je veux commencer une neuvaine à Notre-Dame-du-Grand-Chêne pour la prier d'intercéder en notre faveur auprès de son divin fils, et, dans le même but, je consentirais volontiers à me rendre en pèlerinage soit à Rome, soit à Saint-Jacques de Compostelle, avec des pois dans mes souliers, pourvu que je fusse accompagnée d'une personne capable de me protéger contre les insultes.

Marc, la bouche pleine, fit entendre un *hum* d'approbation.

— Priez, mademoiselle, dit Hector; mais, nous autres hommes, nous joindrons à vos prières des moyens non moins efficaces. Eh bien! frère Jean, à votre tour, que me conseillez-vous pour arrêter cette maudite dune?

le, malgré sa faible éprouvée
 taine; sa borie rare et mal placée
 plupart des porsus hachés, de
 neige. Il portait le costume com
 ni parmi les pères du pays, u
 a de mouton et de longues gaine
 usées aux jambes et aux coudes
 hent les échaux. Mais ce qu'
 c'était un caractère impérieux
 ussant par des gestes et plus que
 les hardies. Néanmoins, le bon
 que son opposition ne dépassait
 raisonnable, afin de ne pas être
 assez irritable, et son dévoue
 it facilement les éréts de sa
 se attendait en silence qu'elle
 a discussion. Le discours d'au
 trisle, comme le réclamation de
 frère, et vous m'admirez de
 e solennité, j'ai désiré vous en
 n bien importante pour tout le
 est menacé d'une destruction
 va l'engourdir comme il a été
 mes forêts et les habitations
 eau détruit, la gloire de nos
 uments, notre nom même
 nous sommes sans aide, et
 ra en droit de nier tout le
 e. Je vous prie donc, comme
 moi à la conservation de
 de mi exposer vos idées sur
 eût été désastre.
 t altérée en prononçant
 éprouvait de légères contrai
 quelque peine à continuer
 continua en s'adressant à
 emoiselle de Castille, dis
 Vous avez toujours été un
 timents honorables, et, de
 ne devons mépriser les ca
 armante enfant rouge, et
 , elle répondit avec une
 -je, monsieur? Il ne s'agit
 ive que par la permission
 qu'il faut nous adresser
 nt nous sommes menacés
 vaine à Notre-Dame-de
 intercéder en votre hon
 dans le même but, je con
 dre en pèlerinage soit
 e Compostelle, avec des
 ra que je fusse accompa
 de me protéger contre
 entendre un lion d'ap
 Hecker; mais, nous au
 vos prières des moines
 père Jean, à notre hon
 ter cette manie dans?



LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu 22.

Coiffure de M^{me} Célestine Ladraque. Stoffes de la M^{me} Gagelin. Modes
 d'Alphonine. Plumes et Fleurs de Gilman fournisseur de S. M. l'Impératrice et breveté de S.
 M. la Reine d'Angleterre. Papiers de M. Audoyer à la Ville de Lyon. Corsets de Madame
 Hippolyte fournisseur de S. M. l'Impératrice. Dentelles de G. Violard. Mouchoir de la Maison Chapron
 Envoi de la M^{me} de Commission Lefebvre & C^{ie}

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office, 15, Green Street, Soho NEW-YORK Pittman & C^o General Agents.
 MADRID F. J. de la Peña.

Jean caressa ses moustaches et répondit d'un air capable :

— Mon avis est, monsieur de Castillac, que vous fassiez construire une forte et haute muraille, pour contenir le sable ; ce sera bien le diable si la dune passe par-dessus.

— L'idée n'est pas mauvaise, reprit l'ainé ; néanmoins, le succès serait encore plus certain si je faisais élever la tour du donjon et les tourelles attenantes de cinquante ou soixante pieds. Les fondements en sont assez solides pour supporter aisément cette addition de poids. Cependant, je ne repousse pas l'idée de la muraille, et j'espère qu'en combinant les deux moyens, nous parviendrons à dompter le fléau que l'enfer a suscité contre la maison de Castillac.

Hector promena autour de lui un regard de triomphe, comme s'il venait enfin de trouver la solution d'un problème longtemps insoluble.

Ni son frère ni sa sœur n'étaient capables de comprendre ce qu'il y avait d'impraticable et d'absurde dans un semblable projet. Mais le vieux père, malgré son respect pour son seigneur, ne put s'empêcher de laisser échapper une marque d'improbation passablement significative. M. de Castillac se tourna vers lui.

— Qu'avez-vous à dire, Marc ? reprit-il : votre attachement à notre famille vous donne quelques privilèges ; je vous permets donc de parler. Que pensez-vous de mon projet ?

— Tenez, monsieur de Castillac, dit brusquement le vieillard, sauf meilleur avis, bâtiriez-vous une muraille de cent pieds et exhausseriez-vous le donjon d'autant, vous n'empêcheriez pas le sable de voler plus haut encore. Il ne faut pas avoir vu les dunes par un fort vent d'ouest pour s'imaginer qu'une barrière, à moins de monter jusqu'aux nuages, pourrait les arrêter.

Hector de Castillac devint pensif ; il estimait le bon sens et les connaissances pratiques de ce fidèle serviteur. Pendant qu'il réfléchissait, Jean demanda d'un ton d'arrogance :

— Eh bien ! Marc, vous qui vous piquez d'avoir plus de raison que vos maîtres, quel remède proposez-vous ? Je serais curieux de le connaître.

— Le remède, monsieur Jean, comme vous l'a dit mademoiselle, la bonne Vierge et les saints le savent. Cependant, j'ai entendu assurer qu'en plantant des arbres sur la dune...

— Ah ! voilà bien un moyen de paysan ! dit le gentilhomme avec dédain. Des arbres ! Et comment diable les arbres pousseront-ils dans ces sables mouvants ?

— D'ailleurs, ajouta Hector plus posément, avant que les plantations eussent pu produire leur effet, la dune nous aurait engloutis. Il vaut mieux s'en tenir à la construction de la muraille et à l'exhaussement de la tour ; mon frère, ma sœur, n'est-ce pas aussi votre avis ?

Jean et Valérie firent un signe d'assentiment.

— En ce cas-là, reprit Marc d'un ton d'humeur, mon bon maître a sans doute des ressources que je ne lui connais pas ; car ces bâtisses lui coûteront bien cent mille livres.

Cette observation fut accueillie par un morne silence ; de temps immémorial, la famille de Castillac était très chatouilleuse sur les questions financières.

— Ce n'est pas dans un moment où tous mes vas-

saux m'ont abandonné, où mes terres sont frappées de stérilité, dit enfin Hector froidement, que je puis avoir fait des épargnes... Je n'ai pas à ma disposition la somme qui me serait nécessaire pour l'exécution de mon plan.

Personne ne témoigna d'étonnement en entendant le chef de la famille donner cette assurance : elle n'était que trop prévue. Castillac continua :

— Je pourrais peut-être, en m'adressant à des usuriers, trouver à emprunter cette somme ; mais c'est là une ressource précaire et indigne de la noblesse de notre race. Il faut, dans les circonstances difficiles où nous nous trouvons, que nous nous suffisions à nous-mêmes, sans secours étranger. Quant à moi, je suis prêt à payer de ma personne, et voici ce que j'ai résolu : Le roi vient, dit-on, de déclarer la guerre à l'Angleterre et à l'Autriche. J'irai trouver le maréchal de Belle-Isle, qui va commander l'expédition d'Allemagne, et je lui demanderai une compagnie ; le maréchal, qui doit connaître les anciens services de notre famille, n'aura garde de me refuser, et une fois en pays ennemi, les rançons des villes, le pillage et mille autres moyens qui sont justifiés par la guerre, me permettront de revenir bientôt à Castillac avec l'argent nécessaire pour l'exécution de mon projet.

A cette annonce imprévue, Valérie parut consternée et Marc interdit. Jean de Castillac seul fut enthousiasmé.

— Eh bien ! monsieur mon frère, s'écria-t-il, je suivrai votre noble exemple. Aussi bien, la vie obscure et oisive qu'on mène ici n'est plus de mon goût. Vous voulez servir le roi sur terre, moi je le servirai sur mer. Il y a en ce moment dans le port de la Teste-de-Buch, à quelques lieues de ce manoir, un petit bâtiment corsaire qui se prépare à faire la course contre les Anglais ; on assure que le capitaine de ce bâtiment est gentilhomme ; il n'y a donc aucun déshonneur à servir sous lui. J'irai le trouver, il m'accueillera avec empressement, et la première fois que nous sauterons à l'abordage d'un vaisseau des Indes orientales, chargé d'or et de diamants, je vous promets de bien gagner ma part de prise.

Ce fut le tour d'Hector de se montrer transporté ; il tendit la main à son frère par-dessus la table, en lui disant avec chaleur :

— Frère Jean, c'est parler dignement, nous réussirons, j'en suis sûr.

Marc, le menton appuyé sur son poing, écoutait tout cela en branlant la tête.

— Fort bien, mes chers seigneurs, reprit-il de son ton narquois ; mais pendant que vous irez courir les aventures, l'un sur mer, l'autre sur terre, la dune pourrait bien ne pas vous attendre, et quand vous reviendriez avec des tonneaux d'or, elle aurait avalé le château jusqu'à la girouette.

— Ne soyez pas pour nous un oiseau de mauvais augure, Marc, dit Hector avec colère ; la dune, vous le savez comme moi, peut aussi bien reculer qu'avancer, suivant le caprice du vent ; d'ailleurs ses progrès sont lents ; il lui faudra au moins une année pour toucher le second étage de la tour, et la tour a quatre étages. Avant que le sable ait atteint la moitié du donjon, mon frère ou moi nous serons de retour.

Le vieillard se rejeta en arrière en marmottant quelques paroles inintelligibles.

— Est-il possible, mes frères, dit tristement Valérie, que vous veuillez me quitter! Je n'avais jamais songé à une pareille éventualité, et mon cœur se serre à la pensée de cette séparation... Sans vous, que vais-je devenir?

— Vous, mademoiselle de Castillac, reprit Hector, j'ai déjà pensé à ce qui vous convenait le mieux. Pendant notre absence, vous entrerez au couvent.

La jeune fille soupira.

— Mon frère, s'il le faut, si vous l'exigez?... Mais est-il donc indispensable de nous disperser ainsi?

— Oui, mademoiselle, et nous devons tous nous résigner courageusement à ce sacrifice.

Valérie semblait avoir quelque chose à dire; mais le respect que lui inspirait son aîné ne lui permit pas d'exprimer sa pensée. En revanche, Marc n'était pas homme, malgré la réprimande sévère qu'il avait reçue, à se contenir longtemps :

— Sans doute, reprit-il avec une humilité affectée, monsieur de Castillac n'ignore pas que les demoiselles nobles, pour entrer au couvent, ont besoin d'une dot. J'imagine donc qu'il tient en réserve une somme convenable pour cet objet.

— Je vous ai dit déjà que mon épargne était vide, répliqua Hector sèchement; mais vous, Marc, vous avez touché pour moi diverses petites sommes, et vous aurez, je l'espère, quelques comptes à me rendre.

— Certainement, monsieur; oui, certainement, j'en ai... et je vais vous les rendre de tout suite, si vous le permettez. Les dépenses de la maison payées partout où l'on n'a pas voulu me faire crédit, voilà ce qui me reste.

Il tira de sa poche un vieux bas qui lui servait de bourse, et offrit à Hector, avec une feinte naïveté, une pièce de vingt-quatre sous.

— Voyons, mes bons maîtres, reprit le bonhomme plus sérieusement, si monsieur veut absolument essayer de ses bâtisses pour arrêter la dune, ne pourrait-il trouver parmi ses connaissances quelqu'un qui serait disposé à lui prêter la somme nécessaire?

— Vous savez bien que non, Marc, interrompit Hector avec impatience; d'ailleurs ma dignité me défendrait de le demander.

— Voilà la difficulté, monsieur; car je sais, je suis sûr qu'une personne de votre famille même pourrait et voudrait vous prêter une somme de cent, de deux cent mille livres.

— De ma famille, Marc? et qui donc? demanda Hector.

Valérie semblait être sur des charbons ardents; le vieux père poursuivit imperturbablement :

— Je veux parler de M. Robin, ce riche armateur de Bordeaux qui épousa dans le temps une sœur de feu votre père. Quoique vous ayez toujours refusé de le voir, il n'est pas moins venu ici, en votre absence, il y a quelques mois, avec son fils M. Paul, un jeune homme de bonne mine, ma foi! et poli, et bien élevé, et généreux comme un prince. Le père et le fils parurent bien chagrins de voir l'état déplorable du château

et des terres de Castillac; et comme ils sont riches à millions, je suis sûr qu'ils n'hésiteraient pas à vous avancer ce que vous demanderiez.

Jean de Castillac serrait les poings de colère; cependant il ne jugea pas à propos de laisser voir tout son ressentiment avant que son aîné eût exprimé son avis. Hector lui-même n'était pas moins irrité, mais il savait mieux se contenir.

— Cela est-il vrai, mademoiselle de Castillac? demanda-t-il; avez-vous réellement reçu ces gens dans notre maison?

— En effet, monsieur, répliqua Valérie, qui s'enhardit un peu; connaissant vos préjugés et ceux de mon frère Jean contre les personnes dont il s'agit, je n'avais pas osé vous parler de cette visite. Elle a été bien courte, du reste; dans la crainte de voir éclater une discussion fâcheuse si l'un de vous fût rentré subitement, je suppliai moi-même les messieurs Robin de ne pas s'arrêter ici.

— Vous n'eussiez pas dû les recevoir, dit Hector.

— Si je m'étais trouvé là, s'écria Jean, j'aurais coupé les oreilles à ces coquins!

— Mes frères, reprit la jeune fille d'un ton de reproche, pouvez-vous parler ainsi de personnes qui vous sont unies par les liens du sang? Oubliez-vous que l'un est le mari, l'autre le fils de feu Joséphine de Castillac, notre tante?

— Si une autre que ma sœur osait dire en ma présence qu'une Castillac a pu épouser un marchand appelé Robin, s'écria Jean en frappant du pied, il ferait connaissance avec mon épée!

— Ni mon père ni moi nous n'avons reconnu ce mariage, dit Hector fièrement.

— Mais Dieu l'a reconnu, monsieur, et vous ne pouvez empêcher qu'à ses yeux, comme aux yeux du monde, l'un de ces hommes ne soit notre oncle, l'autre notre cousin.

Hector et Jean firent un signe de protestation énergique, mais ils ne trouvèrent rien à dire contre cette assertion incontestable. Valérie reprit avec douceur :

— Mes frères, vous ne connaissez pas ceux que vous haïssez ainsi. Vous ne les voyez qu'à travers la voile de vos préventions; mais moi je les connais, et je sais combien vos préjugés sont injustes. Notre mère, si bonne et si respectée (et la jeune fille essuya une larme), ne partageait pas le sentiment de réprobation dont notre famille avait frappé sa belle-sœur : elle ne cessa jamais d'entretenir avec elle des relations secrètes. Ce fut même pour céder aux instances de Joséphine de Castillac qu'elle consentit à m'envoyer passer trois années aux Visitandines de Bordeaux. Là, chaque semaine, je voyais non-seulement ma tante, mais encore mon... M. Robin et son fils, jeune garçon à peu près de mon âge. J'avais retrouvé chez eux la maison paternelle; ils me comblaient d'égards et de tendresse. Ne serais-je pas ingrate si je n'avais conservé le souvenir de ces soins affectueux prodigués à mon enfance?

ÉLIE BERTHET.

(La suite prochainement.)

LE CHARPENTIER DE SAARDAM.

NOUVELLE HISTORIQUE (1697).

(Suite. — Voyez page 105.)

CHAPITRE V.

LE RÉGAL.

La frégate, dont Pierre Michaelow avait aidé à poser la quille, grandissait à vue d'œil et prenait un aspect de plus en plus formidable. La carcasse était déjà presque entièrement terminée, et Pierre éprouvait un orgueil mêlé de joie en promenant du haut du pont ses regards sur la mer qui devait, dans quelques semaines, porter sur son dos écumant cette construction gigantesque.

Dans la matinée du 9 juin 1697, maître Blondwyk parut dans le chantier pour visiter, ses plans à la main, la carcasse du navire et pour s'assurer par ses propres yeux si elle avait toute la solidité nécessaire pour résister à l'assaut des vagues et si tous les détails étaient convenablement soignés. Accompagné des différents chefs de brigade, il fit d'abord le tour extérieur de la frégate, en la mesurant, en l'étudiant avec l'œil d'un connaisseur expérimenté, sans laisser échapper aucun détail si minime qu'il fût. Après qu'il eut témoigné sa satisfaction par un petit hochement de tête qui, dans de semblables circonstances, était un indice sur lequel ses subordonnés ne pouvaient se méprendre, il se disposa à une autre visite beaucoup plus difficile pour lui, et même quelque peu dangereuse. Il se hasarda à monter la haute échelle qui conduisait au pont du navire. Mais, comme l'extrême prééminence de son ventre s'opposait à ce qu'il fit cette ascension de la manière ordinaire, il se vit obligé de la faire à reculons, opération dans laquelle il fallut qu'une des mains les plus fermes du chantier lui prêtât son concours et son aide. Mais à peine eut-il posé le pied sur le cinquième échelon, que celui-ci se rompit comme une allumette sous le poids du pauvre homme. Cependant il se cramponna des deux mains aussi solidement qu'il put aux deux montants de l'échelle, tandis que les bras vigoureux du charpentier qui l'avait aidé à se hisser jusque là, le retenaient comme dans un double étai. Cette situation néanmoins ne pouvait se prolonger ; car il n'était plus possible à maître Blondwyk d'avancer ni de reculer. Aussi se mit-il à crier de toutes ses forces :

— Au secours ! au secours de votre maître ! vite ! vite ! des échafaudages, des tréteaux, des chèvres ! car je vais tomber, je vais me casser les bras et les jambes !

En un moment vingt hommes se trouvèrent au pied de l'échelle, prêts à recevoir leur patron au moment où, entraîné par son propre poids, il lâcherait prise.

Heureusement leur intervention lui devint inutile. Car il suffit du seul charpentier qui le retenait, sorte d'Hercule habitué à soulever des poutres énormes, pour le descendre doucement à terre. Lorsque maître Blondwyk sentit que ses pieds étaient bien solidement posés sur le sol, il respira à pleins poumons, essuya, en tremblant de tout son corps, la sueur froide qui lui

couvrait le visage, et promit bien de ne plus jamais confier sa vie à une perfide échelle.

— Seigneur Dieu ! s'écria Wydeman qui était accouru un des premiers pour prêter main forte à son patron, vous devez avoir considérablement gagné en poids depuis que nous achevâmes notre dernier navire, car cette même échelle était encore capable alors de vous porter.

— Dis plutôt que cette maudite échelle doit avoir perdu de sa force depuis ce temps-là, répartit Blondwyk. Au surplus, vous autres drôles, vous pourriez bien avoir vous-mêmes rompu à dessein l'échelon qui m'a manqué sous les pieds, pour m'empêcher d'examiner de près l'ouvrage de pacotille que vous m'avez fabriqué.

Cette accusation injurieuse et lancée à brûle-pourpoint à tous les ouvriers du chantier, aucun n'eut le courage de la relever, et tous gardèrent le plus profond silence. Une voix seulement s'éleva, ou plutôt elle descendit du haut du pont de la frégate, pour protester contre l'assertion outrageante que le constructeur venait de jeter si gratuitement à la face des compagnons. Cette voix était celle de Pierre.

— Maître, disait-elle, tu nous as profondément blessés par ton langage ; aussi faut-il qu'à l'instant même tu nous donnes réparation. Je te le dis, il faut que tu viennes à bord, que tu le veuilles ou non, dussé-je te couper la moitié de ton ventre pour que tu puisses monter une échelle droit en avant.

— Insolent Moscovite, s'écria Blondwyk en levant les yeux vers le pont. Remercie le ciel que tu te trouves là haut, sans quoi je te ferais connaître une danse comme tu n'en as jamais vue de ta vie. Tu n'aurais qu'à numéroter tes os pour tâcher de les rejoindre après m'être passé par les mains.

Mais Pierre, sans s'inquiéter de ces menaces, criait à ses compagnons :

— Holà ! camarades, vite un fauteuil ou une chaise bien solide afin que nous hissions notre respectable patron dans la frégate et que nous l'en descendions quand il en aura visité l'intérieur, car il est de notre honneur à nous tous qu'il l'inspecte tout entière.

Cette heureuse idée obtint l'approbation unanime, même celle de maître Blondwyk. Aussi fut-elle immédiatement mise à exécution. Un énorme fauteuil fut amarré à un câble, le patron placé dessus, et l'ascension commença à l'aide d'un cabestan que Pierre fit manœuvrer sur l'avant du navire, en grommelant entre ses dents :

— Voilà le ballon qui monte ! Le voici !

En effet, quelques minutes suffirent pour amener maître Blondwyk sur le pont. Celui-ci, sans garder la moindre rancune à son Moscovite, examina avec l'attention la plus scrupuleuse l'intérieur de la construction, et fit hautement l'éloge du zèle et du soin que tout le corps des charpentiers avait mis à exécuter ce beau travail. Il était jubilant de satisfaction. Alors Pierre s'approcha et lui dit :

— Maître, puisque tu es content de nous, tu me feras sans doute le plaisir de donner aujourd'hui congé à tes gens.

A ces mots le patron ouvrit de grands yeux et regarda le compagnon charpentier avec une expression d'étonnement qui voulait dire :

— La singulière demande que tu me fais là !

Mais, avant qu'il eût eu le temps de traduire cette pensée par la parole :

— Vois-tu, maître, lui dit Pierre, c'est grâce à moi que cette belle frégate en est au point où la voilà. J'ai promis à mes compagnons que, si la carcasse était terminée le jour de ma naissance, ils auraient un superbe régal, à mes frais, bien entendu. Cette promesse a fait merveille ; elle a redoublé l'activité des bras et des jambes. Or, c'est aujourd'hui mon anniversaire ; la carcasse est faite, et tous ces braves gens ont droit au régal promis. Par conséquent...

— Mais ce serait là une innovation dangereuse, interrompit le constructeur. Un patron de chantier doit se garder de poser des précédents semblables.

— N'aie pas peur, maître, répliqua Pierre. Je ne demande cette faveur que par exception, et seulement à l'occasion de l'anniversaire de ma naissance. J'ajouterai un petit mot encore, qui te décidera peut-être à consentir à ma requête. Je sais un amateur qui pourrait bien acheter cette belle frégate-là, si tu en demandais un prix qui ne fût pas trop exagéré...

— Dieu me pardonne ! je crois que l'eau-de-vie te trouble la tête par anticipation, exclama le patron en poussant un éclat de rire. Je gage que, ce soir, lorsque tu seras réellement dans les vignes, tu t'aviseras de venir toi-même me faire une proposition pour l'achat de mon navire. Ma foi, tu débutes à merveille. Tu veux négocier l'acquisition d'une frégate dont le prix peut s'élever à quelque chose comme un demi-million de florins. Que sera-ce donc plus tard ? Il te faudra à coup sûr une flotte tout entière ? Hein !

— Mais... repartit Pierre en souriant, cela pourrait bien ne pas te déplaire, supposé que l'amateur que j'ai en vue appartienne à une maison reconnue solvable. Donc, tu demandes un demi-million de florins de cette frégate lorsqu'elle sera entièrement terminée ? Laisse-moi réfléchir quelque peu à ta demande, faire mes calculs, et, si je trouve ton prix raisonnable, ce sera marché conclu.

— Qui donc es-tu, mon ami Pierre, pour me parler de la sorte ? demanda le patron d'un ton d'ironie. Serais-tu par hasard quelque prince déguisé ? Quelque nabab des Indes ? Que sais-je ?

— Je ne suis pour le moment qu'un de tes humbles ouvriers qui te prie de vouloir accorder à ses camarades un demi-jour de congé. Quant à l'amateur que je connais pour ta frégate, tu sauras plus tard qui il est.

L'honnête Blondwyk finit par consentir à la requête du charpentier. Un cri unanime d'allégresse retentit aussitôt dans le chantier n° 3, et ce cri se changea en une clameur frénétique, lorsqu'on vit monter sur le pont du navire, par le même câble qui avait servi à y hisser le patron, un tonneau tout entier d'excellent genièvre de Schiedam et d'autres liqueurs destinées à porter des toasts au mystérieux compagnon dont il s'agissait de célébrer l'anniversaire.

Quand les enfants de Wydeman rentrèrent à la

maison chacun chargé, comme de coutume, d'un grand panier de copeaux, ils ne tarirent point sur le joyeux tumulte qui régnait sur le pont de la frégate.

— Ah ! mère, vous devriez voir cela, s'écria Willem. Ils montent et descendent l'échelle, comme des fourmis. Ils s'amuse, ils rient, ils chantent, ils mangent, ils boivent, que l'on se sent le cœur réjoui, rien qu'à les voir et à les entendre. J'ai dû monter à bord avec eux, et monsieur Pierre m'a rempli un verre d'hydromel qu'il m'a fait vider jusqu'à la dernière goutte, sans quoi je vous en aurais certainement apporté une bonne part. A coup sûr, monsieur Pierre doit être un charpentier bien riche pour donner un semblable régal à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance. Notre père aussi est un charpentier comme il y en a peu, et pourtant nous sommes déjà bien contents si, le jour de sa naissance, vous nous faites cuire une couple de gauffres.

— Tiens ! exclama aussitôt la mère, qui sait si Pierre a jamais de sa vie mangé des gauffres ? Sans doute en Russie on ne sait pas ce que c'est que des gauffres et des beignets.

— Eh bien, mère, ne pourrions-nous cuire quelques gauffres aujourd'hui en l'honneur de M. Pierre ? demanda Willem comme par une inspiration subite. Car il nous remet toutes les semaines le salaire qu'il a gagné.

— Tu as raison, mon enfant, tu as là une bonne idée, repartit la femme Wydeman après avoir réfléchi quelques secondes. Nous devons lui témoigner notre reconnaissance. Faisons-le dans la modeste mesure de nos moyens.

Puis, s'adressant à sa fille :

— Anna, lui dit-elle, voilà un sou ; va me chercher un peu de levûre, pendant que je m'occuperai de mesurer la farine et d'allumer le feu.

Bientôt se trouva sur la table tout ce qu'il fallait pour préparer la friandise si ardemment désirée par les enfants. La pâte ayant convenablement levé, le fer à gauffres fut mis sur le feu, frotté d'un peu de beurre, et la cuisson commença. Willem et Anna se tenaient à côté de leur mère et suivaient des yeux toutes les phases de l'opération culinaire. Un cri de joie s'échappait de leurs lèvres chaque fois qu'une gauffre sortait du fer et augmentait le nombre de celles qui se trouvaient déjà toutes prêtes sur un grand plat disposé à côté du foyer. Pendant ce temps, Willem continua à raconter à sa mère tout ce qu'il avait vu sur le pont de la frégate.

— Le père aussi, disait-il, s'en donnait à cœur joie. Je ne l'ai jamais vu de si bonne humeur. Il ne cessait de causer avec M. Pierre et de badiner avec lui. J'ai même entendu que Pierre l'exhortait à recevoir en grâce notre Jacques, et à lui permettre de suivre sa vocation et de devenir marin.

En ce moment la mère sentit son cœur battre de joie et demanda avec une vive curiosité :

— Et le père que répondait-il ?

— Ah ! répliqua l'enfant, il disait ceci : « Frère, plus un seul mot sur ce chapitre-là. Car vois-tu, quand même les États-généraux des neuf provinces viendraient ici et me prieraient de faire ce que tu viens de me demander, je leur dirais : « Non ! »

Ces paroles tombèrent comme du plomb sur le cœur de la pauvre femme. Il était aisé de voir qu'elle était

navrée de la déception qu'elle éprouvait ; car elle avait eu jusque alors un assez grand espoir dans l'ascendant que Pierre exerçait sur l'esprit de Wydeman, pour oser croire qu'il en résulterait une réconciliation entre le père et Jacques. Un espoir qui s'en va, c'est un oiseau qui s'envole et qu'on voit se perdre dans les profondeurs de l'horizon, c'est l'écroulement d'un édifice qu'on s'est bâti en soi-même de mille pensées charmantes et dont on ne reconnaît plus même la forme dans ses ruines. Aussi la mère désolée éprouva-t-elle le besoin de donner un autre cours à ses idées en donnant une autre direction à l'entretien qu'elle avait engagé avec son fils.

— Crois-tu, lui demanda-t-elle, que Pierre se trouve encore dans la frégate ?

— Non, certainement il n'y est plus, répliqua Willem ; car il rentrait précisément dans sa cabine au moment où nous revenions.

— Tant mieux, dit la mère.

En disant ces mots, elle donna à chacun de ses enfants une bonne gaufre cuite à point et suffisamment refroidie. Willem l'entama aussitôt avec un appétit qui faisait plaisir à voir. Mais Anna, après avoir un moment regardé la sienne, la remit tristement sur la table.

— Eh bien ? lui demanda la mère. Pourquoi ne manges-tu pas ta gaufre ?

— Parce que cette dent me fait tant souffrir, répondit-elle en portant la main au bas de sa mâchoire.

— Toujours cette même dent creuse ? demanda Willem à son tour.

— Oui, répartit Anna.

— En ce cas il faut l'arracher, reprit Willem. Ma foi, je sais bien ce que je ferai. Quand nous irons porter les gaufres à la cabine de monsieur Pierre, je le prierai de t'arracher la dent malade. Car, en te voyant là souffrir de la sorte, je ne saurais plus manger avec appétit.

— Non, non, je t'en prie, ne lui parle de rien, dit Anna avec un petit mouvement d'effroi. J'ai bien trop peur qu'il ne me fasse plus de mal encore.

— Laisse-moi seulement faire, répliqua Willem.

Sur quoi il engagea sa mère à choisir les gaufres qu'elle destinait à Pierre. L'obscurité était déjà venue, lorsque les deux enfants se dirigèrent vers la petite cabine du charpentier, portant avec la plus grande précaution l'assiette de gaufres nouée dans une serviette.

CHAPITRE VI.

LE DENTISTE.

Quand Willem et sa sœur eurent atteint la modeste demeure où Pierre était installé, ils virent par la petite fenêtre qu'il y avait de la lumière à l'intérieur, mais ils trouvèrent la porte solidement verrouillée. Le jeune garçon frappa d'abord tout doucement à la porte, puis il frappa plus fort et plus fort encore, sans que personne bougeât pour venir ouvrir. Après plusieurs tentatives réitérées, mais également infructueuses, il roula sous la fenêtre un bloc de bois, et monta dessus pour regarder ce qui se passait dans la mystérieuse maisonnette. Il aperçut Pierre accoudé sur une table,

les manches de sa chemise retroussées et les yeux fixés sur un cahier de papier qu'il paraissait lire avec une profonde attention. Auprès de lui se tenait debout un personnage inconnu, qui était drapé d'un large manteau, et qui avait l'air de répondre avec une extrême déférence, et même avec une respectueuse soumission, aux questions que Pierre lui adressait par intervalles.

Quand Willem se fut bien assuré que le charpentier était chez lui, il descendit de son observatoire et alla de nouveau frapper à la porte, en criant :

— Monsieur Pierre ! monsieur Pierre ! ouvrez-nous donc !

Quelques secondes après, le verrou de la porte grinça, et Pierre ouvrit en demandant d'un ton brusque aux enfants :

— Que voulez-vous ?

— Ma mère, répondit le garçon sans se laisser intimider par le ton que Pierre avait pris, ma mère nous envoie pour vous faire ses compliments et vous souhaiter toute sorte de prospérité et de bonheur à propos de l'anniversaire de votre naissance. Comme elle pense que dans votre pays vous n'avez pas encore eu l'occasion de manger des gaufres, et comme vous avez toujours été si bon pour nous, elle a voulu en cuire en votre honneur, et nous a chargés de vous en apporter quelques-unes.

En même temps il se disposait à dénouer la serviette. Mais Pierre, dont la mauvaise humeur s'était dissipée au naïf langage de l'enfant, répliqua :

— Entrez, mes enfants, entrez.

En parlant ainsi, il prit des mains de Willem l'assiette de gaufres ; et, la présentant au personnage étranger qui était auprès de lui :

— Tiens, Lefort, lui dit-il, goûte donc de cette friandise hollandaise.

Mais l'étranger s'inclina respectueusement et s'abstint de toucher aux gaufres.

— Ah ! je comprends, exclama Pierre. Il faut que je te donne l'exemple.

Aussitôt il commença à faire main basse sur l'assiette, et, tout en mangeant, il se répandait en éloges sur l'excellente friandise qu'il dévorait à belles dents. Alors seulement l'inconnu se décida à prendre à son tour une de ces excellentes gaufres, et avoua que jamais il n'avait rien goûté de plus exquis.

Quand l'assiette fut vidée, Pierre dit à Willem :

— Mon enfant, remercie bien ta bonne mère des vœux qu'elle m'a adressés et des gaufres délicieuses qu'elle m'a envoyées. Je n'oublierai jamais la délicate attention qu'elle a bien voulu avoir pour moi.

Puis il lui remit l'assiette et la serviette, et le poussa doucement vers la porte, comme un homme qui veut écarter un témoin importun dans un moment où il désire reprendre une affaire au milieu de laquelle on est venu l'interrompre. Mais Willem ne se laissa pas déconcerter, bien que la présence de l'étranger l'eût quelque peu intimidé.

— Mon bon monsieur Pierre, dit-il, j'ai encore à vous faire une prière, à vous demander une chose importante. Tenez, voici ma pauvre sœur Anna qui n'a pas même pu avoir le plaisir de manger une gaufre le jour de votre naissance, parce qu'elle souffre horriblement d'une dent qui est creuse. Ne voudriez-vous pas avoir l'extrême bonté de lui arracher cette dent qui lui fait tant de mal ? Vous êtes si singulièrement habile

en toutes choses, et vous avez dans votre portefeuille une quantité de pinces, de ciseaux et de couteaux, comme je m'en suis aperçu le jour où cet éclat de bois avait sauté dans l'œil de Jérôme...

— Eh bien, que dis-tu de cela, Lefort? demanda Pierre à son compagnon en riant de tout son cœur. Ne suis-je pas un véritable Protée?

A ces mots il poussa au milieu de la cabine l'esca-beau de bois qui lui servait de siège, et pria Anna de s'y asseoir.

— Maintenant, mon enfant, lui dit-il, montre-moi la dent qui te fait mal.

Anna ouvrit sa bouche toute large, et Pierre, sa chandelle d'une main, interrogea de l'autre la dent que la jeune fille venait de lui indiquer.

— Certainement, ma petite, il faut que cette dent parte, reprit-il en ouvrant son portefeuille d'où il tira une petite pince d'acier.

Puis, s'adressant à son compagnon et lui remettant la chandelle :

— Allons, Lefort, éclaire-moi, lui dit-il.

Pendant que Pierre introduisait la petite pince dans la bouche d'Anna, et cherchait à saisir à l'endroit convenable la dent creuse, le regard inquiet de Willem s'arrêta par hasard sur l'étranger qui se tenait penché du côté d'Anna pour mieux éclairer son compagnon dans l'opération qu'il faisait. L'enfant ne put en croire ses yeux. Il remarqua avec une sorte de stupéfaction que l'inconnu portait sous son manteau, légèrement entr'ouvert en ce moment, un uniforme richement brodé d'or, qu'il avait une épée au côté, et une plaque étincelante de pierreries sur la poitrine. Il se crut d'abord le jouet d'un rêve, et dut y regarder à plusieurs reprises pour s'assurer positivement qu'il avait bien vu. Quand il se fut parfaitement convaincu de la réalité de sa vision, il éprouva une grande anxiété, une sorte d'épouvante dont il ne put se rendre compte et qu'il chercha vainement à s'expliquer. Pendant ce temps l'opération était finie, et l'étranger s'était de nouveau enveloppé de son manteau. Alors Willem recommença à douter de ce qu'il avait pourtant si bien

vu, et il murmura en lui-même :

— C'est impossible; mes yeux m'ont trompé.

— Mon Dieu! quel bien-être j'éprouve! s'écria dans ce moment Anna. Je me sens entièrement soulagée. C'est comme si un souffle m'eût enlevé la douleur que je ressentais si vivement tout à l'heure encore.

S'adressant ensuite à Pierre, dont elle serra la main dans ses deux petites mains :

— Merci, mon bon monsieur Pierre; mille fois merci, lui dit-elle.

Willem se joignit à sa sœur, et ce fut une scène vraiment touchante que la démonstration de reconnaissance dont le charpentier fut l'objet de la part des deux enfants. Mais, comme si le service qu'il venait de rendre à la jeune fille ne méritait pas à ses yeux tous ces témoignages, il leur dit :

— Mes petits amis, cela ne vaut pas la peine de me combler ainsi de remerciements. Quant à cette dent, je la garderai en souvenir de vous. Elle enrichira ma collection, qui commence à être passablement nombreuse, ajouta-t-il en se tournant vers Lefort.

Anna quitta la cabine de Pierre, heureuse comme si elle eût repris une vie nouvelle, et ne tarissant pas d'éloges sur l'habileté du charpentier, grâce à laquelle elle put, le soir même, se régaler d'une excellente gaufre et espérer un bon sommeil. Quant à Willem il rentra à la maison, tout préoccupé de ce qu'il avait vu et se perdant en mille conjectures sur le mystérieux compagnon de Pierre. Ces conjectures, il ne manqua pas de les communiquer à sa mère. Mais celle-ci, en femme sensée qu'elle était, défendit sévèrement à son fils de parler à personne de ce que le hasard lui avait permis de voir. Cependant, depuis ce moment, elle ne put s'empêcher elle-même de réfléchir sans cesse à ce qu'elle venait d'entendre, et de rouler dans son esprit une foule de suppositions sur l'inexplicable personnage à l'uniforme brodé d'or et à la plaque garnie de pierreries.

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN THÉÂTRAL.

La critique théâtrale fait diète. Les théâtres vivent, pour la plupart, des reliefs de leur répertoire. Seul l'Odéon a voulu régaler son public d'un fruit nouveau, qu'il intitule la *Réclame*. Comme idée, la réclame est quelque peu cousine de la *Camaraderie* de M. Scribe. Mais, au point de vue du succès, les deux pièces ne sont point de la même famille. Les amis de M. Arnould Frémy, prétendent que sa comédie n'a qu'un tort, celui d'être trop spirituelle. Soit, mais c'est qu'elle ressemble apparemment aux enfants qui ont trop d'esprit : elle est condamnée à ne pas vivre.

Le théâtre français, quant à lui, ne se donne pas la peine de se mettre en frais de nouveautés : il a trouvé une mine d'or dans les reprises. *Lady Tartufe*, sous les traits

de mademoiselle Plessy, qui se montrait à nous dans ce rôle où elle était la coqueluche de Saint-Petersbourg, a eu tout l'attrait et le succès d'une pièce nouvelle. Le *Jeune mari*, ressuscité tout exprès pour Bressant, paraît disposé à fournir une nouvelle et brillante carrière.

On parle d'une autre reprise appelée à faire courir tout Paris. Il s'agit du chef-d'œuvre de Lesage, de *Turcaret*, une vraie comédie de circonstance. Certes, si tous les Turcarets du jour ont la curiosité d'aller se contempler eux-mêmes, le théâtre Français est sûr de faire pendant longtemps salle comble.

A. DE BRAGELONNE.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.